

Depuis des années, Anne-Laure H Blanc et moi suivons avec attention les recherches l'une de l'autre et c'est avec plaisir que je réponds à sa demande d'écrire librement quelques lignes sur son travail.

Anne-Laure H Blanc est peintre, graveuse et, depuis 2004, éditrice de livres d'artistes.

Nous avons eu l'occasion de mener plusieurs projets ensemble. Ses pages sont de précieux écrins pour la poésie. Elle a un sens aigu du livre et l'art de mettre en regard texte et dessin avec une justesse bouleversante. Sa maison s'appelle La Petite Fabrique. En découvrant le premier livre qu'elle a réalisé avec un de mes textes, *Intime Violence*, je me souviens d'avoir été émue jusqu'aux larmes.

Quant à la peinture, elle travaille au lavis, jusqu'à l'effacement parfois.

Elle agence givre, glace, brume, ombres et lumière sur de grandes pages mouillées qu'elle griffe d'un réseau d'herbes, de branchages ou de radicelles.

Les images fugitives qu'elle esquisse jouent constamment et révèlent à l'infini des paysages mouvants, entre réalisme, calligraphie et vision onirique. Son trait tente d'aller à l'essentiel pour intempestivement saisir, comme elle dit, " un presque rien visuel " et accrocher notre regard.

Ses paysages — grands espaces sauvages — peuvent dater d'avant notre ère, ou — petits fragments — constituer une vision d'aujourd'hui, tel que le scintillement d'une branche givrée dans un parc public.

Ses paysages n'ont pas d'âge. Et notre présence y est secrètement logée.

Êtres visibles ou invisibles, nous pourrions voir nos traces joyeuses s'esquisser en filigrane sur les pliures et les entailles

du papier — sentes escarpées ou petites niches paisibles — dans lesquelles notre intellect et nos émotions, désespérément, débattent.

Nous pourrions voir notre périlleux présent et, au loin, notre improbable avenir.

Nous pourrions voir le froid, le redoux, la canicule et l'été indien se succéder à grande vitesse

avec les quatre couleurs des saisons qu'elle dessine,

et le temps,

le temps,

les heures et les jours.

Nous pourrions voir les milliards de générations qui se suivent sur terre.

Dans le ciel, l'éternel vol des migrateurs.

Et sur la neige, la longue suite des âmes exilées qui montent du sud pour rejoindre,

au péril de leurs membres, nos villes mirages.

Et puis nous, habitants de villes devenues inhabitables, ou habitants de campagnes mortifères,

nous pourrions aussi nous voir.

Si nous regardions.

Ses paysages répondent à l'écho futur de nos souvenirs, ils révèlent la mémoire intime de ce que nous sommes en train de perdre.

Il y a du bruit dans la poitrine du paysage.

Dans le calme glacial du crépuscule, avant le lever de Vénus,

le paysage attend

que nous lui prêtions un regard.

Elisabeth CHABUEL

Revue Bacchanales, 2018